

De-ci, de-là...

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 143

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

par la voie de la presse contre l'état d'esprit que révèle un tel jugement. Les lecteurs du *Mouvement Féministe* ne pourront que l'en féliciter. Et sans doute cette simple comparaison entre les sanctions données par des hommes à deux délits, fera-t-elle réfléchir quelque antisuffragiste, si ces lignes lui tombent sous les yeux.

De-ci, De-là...

Le dîner des travailleuses.

Savez-vous d'où vient le surnom expressif de « midinettes » ? Mais savez-vous aussi où et comment elles dînent à midi », toutes celles que les exigences de leur travail ou la complication des arrangements domestiques empêchent de s'asseoir chez elles devant une table où fume une soupe savoureuse et réconfortante ? Dans combien de villes peuvent-elles trouver pour un prix modique le repas nourrissant et appétissant dont elles ont souvent si grand besoin ? Et malgré les restaurants à bon marché, les cuisines populaires, les cantines organisées par les usines et les fabriques elles-mêmes, combien de femmes et de jeunes filles mangent-elles souvent hâtivement un repas froid sur le banc d'une promenade publique s'il fait beau temps, ou dans l'atelier ou l'arrière-magasin s'il pleut ? Il y a là matière à un champ très vaste de travail pour des organisations sociales, la demande dépassant toujours et de beaucoup l'offre.

Parmi les Sociétés qui se sont préoccupées de ce problème, il faut citer en première ligne celle qui arbore le triangle bleu, soit l'Union chrétienne internationale de jeunes filles, dont les initiatives heureuses et intelligentes ne se comptent plus. L'Union américaine vient notamment d'ouvrir à Paris (rue Daunou, 9) un restaurant où défilent journellement plus de huit cents jeunes filles, et où est appliqué à la satisfaction générale le système dit de la « cafeteria ». Ce nom espagnol couvre simplement une organisation méthodique et rationnelle du travail : chaque cliente, au lieu d'attendre impatiemment qu'une sommelière surchargée et épuisée veuille bien venir prendre sa commande, se sert elle-même, défilant munie d'un plateau devant des tables chargées de plats divers portant tous l'indication du prix à payer, chacune pouvant ainsi, au fur et à mesure, composer son menu d'après ses goûts et d'après sa bourse. Le défilé devant les tables se termine par une courte halte devant la contrôleuse, qui, d'un coup d'œil, établit le montant de la note à payer, et libre ensuite, la cliente va s'asseoir à la table de son choix, table qui ne comporte jamais plus de quatre places. Le rôle des sommelières est ainsi simplement réduit à emporter les plateaux vides, tandis qu'à la porte une caissière reçoit l'argent.

Le même système fonctionne avec les meilleurs résultats à Prague, à Bruxelles, à Anvers, dans d'autres grandes villes. Il serait peut-être intéressant d'en étudier aussi chez nous l'application pratique.

Une découverte capitale.

Les journaux scientifiques et médicaux américains ont annoncé, ces jours derniers, qu'une découverte bactériologique de portée immense vient d'être faite : il a été possible d'isoler le germe du typhus, et par conséquent d'ouvrir la voie à toutes les recherches de sérums et d'antitoxines capables de neutraliser l'action de ce microbe jusqu'à présent inconnu.

Or, par qui a été faite cette découverte ? Par une femme : la doctoresse N. Kritch, de l'Institut biologique de Moscou. Voilà, écrit le correspondant du *Journal de Genève*, auquel nous empruntons ces détails, « qui démontre une fois de plus que l'infériorité mentale de la femme n'est qu'un vieux cliché à l'usage de ceux qui désirent maintenir le sexe féminin dans son état de sujétion. »

Jubilé.

On a célébré dernièrement à Copenhague les cinquante ans d'existence de la Société féministe bien connue *Dansk Kvindesamfund*. Celle-ci avait, en effet, été créée en 1872 par quatre femmes, avec le but d'améliorer la situation intellectuelle, morale et économique de la femme, de manière à en faire un membre plus indépendant et plus actif de la famille et de la société. Tout ce qui a été accompli durant ce demi-siècle d'activité incessante a été évoqué lors de ce jubilé, auquel assistait, parmi d'autres personnalités officielles, le premier ministre, et au cours duquel on a rendu hommage à Mme Math. Bajer, maintenant âgée de 85 ans, la seule survivante des quatre fondatrices, et la femme de Frédéric Bajer, récemment décédé, lauréat du prix Nobel pour la paix. On a beaucoup remarqué le discours d'une députée socialiste, qui a tenu, au nom des femmes de son parti, à remercier le *Dansk Kvindesamfund* d'avoir ouvert aux femmes les portes des Universités.

Un livre à lire.

On nous prie d'annoncer la récente parution du dernier ouvrage de la célèbre féministe pacifiste, Miss Jane Addams, *Peace and Bread in time of War*, qui non seulement contient un aperçu captivant du travail des groupements pacifiques, mais encore établit la responsabilité des femmes dans l'établissement d'une coopération amicale des peuples. On peut se procurer cet ouvrage à la Maison Internationale, 6, rue du Vieux-Collège, Genève.

Nos ancêtres.

Sait-on qu'il y a maintenant deux cents ans que paraissait à Zurich, le premier journal féminin suisse, *Die vernünftige Tadelrin* (titre joliment introduisible par parenthèse, s'il a d'autre part un délicieux parfum sentimental de XVIII^{me} siècle.) Son but était celui

VARIÉTÉ

Sainte Catherine de Sienna

Sainte Catherine de Sienna est une de ces femmes dont le souvenir subsiste durable et reste attaché aux lieux qui les virent naître et vivre : elle est une de ces personnalités qui constituent la manifestation en quelque sorte tangible et vivante du génie et de la pensée d'une ville, d'un peuple, d'une époque. Ce que saint François d'Assise est à l'Ombrie de la fin du XII^e siècle, ce que Jeanne-d'Arc est à la France de la Guerre de Cent ans, sainte Catherine l'est à la Sienna du XIV^e siècle.

De cette époque reculée, Sienna, comme tant d'autres petites cités d'Italie, a gardé un caractère moyenâgeux. Assise sur trois collines, brune d'un brun sépia, elle domine une campagne riante aux teintes douces, aux lignes molles, aux lointains clairs et lumineux. La tour del Mangia, gracile et sévère, la domine, laissant tomber sur ses maisons serrées, sur ses ruelles tortueuses et accidentées, les coups fêlés de l'heure qui passe. Au centre, la place principale en forme de coquillage, fait une large tache blanche. Les rues étroites sont bordées de palais massifs. Près des portes qui percent la haute muraille d'enceinte, les femmes lavent le linge

dans les bassins clairs, à l'ombre d'arches gothiques. Et voici, aboutissant à l'une de ces portes, une rue en pente rapide, étroite, mal éclairée, malpropre. Les maisons de brique y sont trop hautes et percées de trop rares fenêtres. Des peaux pendent aux murs, dégageant l'odeur fade et écœurante du cuir mouillé, d'autres sèchent au sommet des maisons, étendues dans des galetas ouverts. Cette rue est, aujourd'hui comme au XIV^e siècle, la rue des teinturiers et des pelletiers. Et c'est ici, au milieu de cette misère et de cette saleté que naquit, en 1347, sainte Catherine, la fille du teinturier Benincasa et de Lapa Piaganti.

Ne nous attardons pas aux détails de la vocation précoce de Catherine, aux luttes qu'elle eut à soutenir contre sa famille mécontente de la voir entrer en religion, aux preuves qu'elle donna de son élection divine. Ce sont là des faits dont la légende aime à s'emparer, qu'elle amplifie et dénature pour en faire un tissu d'histoires naïves et touchantes. La fresque qui, dans la maison même de sainte Catherine, nous montre la petite fille montant l'escalier sans toucher les marches du pied, soulevée par une force mystérieuse, donne une excellente idée de la façon dont la légende travaille. Les enfances de saints offrent toutes des miracles de ce genre.

Plus intéressante est la vie de la femme. Frêle de santé —

qu'annonçaient ainsi ses fondateurs Bodmer et Breitlinger: « écarter l'injustice du préjugé qui, dans l'éducation courante, se préoccupe bien moins de former la raison, la volonté et l'imagination du sexe féminin que de développer son apparence extérieure... » Et il recommandait comme propice à ce but « la lecture des livres sérieux qui aiguïsent la raison et inclinent les passions vers la vertu. »

Ce journal rencontra, raconte M. Carl Ludwig Frey, dans le *Schw. Frauenheim*, un vif succès, et un échange de correspondance s'engagea activement entre la rédaction et les lectrices, dont quelques-unes étaient, leurs lettres en font preuve, de véritables féministes. Bientôt d'autres journaux, notamment *Die Einsiedlerin auf den Alpen*, et *Die Monatschrift für helvetische Töchter*, vinrent compléter l'œuvre de Bodmer. Mais que sont devenues toutes ces feuilles? Pourquoi n'ont-elles pas vécu plus longtemps?

MERCI... et bien vivement à tous nos abonnés qui ont pris la peine de nous retourner leur exemplaire du numéro du 10 Mai, qui était épuisé, et dont, grâce à eux, nous avons pu constituer la petite réserve nécessaire.

La Quinzaine féministe

Pairessees et avocates. — Le suffrage féminin en Italie.
— Le Conseil Fédéral et les inspectrices de fabriques.
— Un deuil.

Ce que nous prévoyions dans notre dernier numéro est malheureusement arrivé : la « Commission des Privilèges » de la Chambre des Lords, revenant sur son vote du 2 mars dernier, a décidé par 20 voix contre 4 que la pairie n'est pas une fonction publique, et par conséquent ne tombe pas sous le coup de la loi de 1918, qui a établi l'égalité des sexes en matière politique! « Nous qui croyions naïvement jusqu'à présent comme Lady Rhondda, écrit le *Woman's Leader*, que faire des lois constituait une fonction publique... » Nous aussi. Et nous déplorons, avec une bonne partie de la presse anglaise, il n'est que juste de le relever, que de misérables arguties de cet ordre puissent être prises assez au sérieux pour étayer les forces de la réaction. C'est que voilà une vingtaine de pairessees exclues de ce fait de la Chambre des Lords, où leur action aurait été certes bienfaisante. Et si l'Angleterre commence, en fait de féminisme, à faire machine en arrière — où regarderons-nous ?

d'aucuns ne veulent voir en sainte Catherine qu'une hystérique, et certains faits tels que les stigmates, ses transes et ses visions, dénotent d'ailleurs chez elle un tempérament nettement nerveux — frêle de santé, « Catherine nous dit un de ses biographes, était mignonne et gentille, svelte et vive comme un oiseau. Traits délicats, bouche ferme et menton fort. Ses yeux clairs et perçants, d'un gris lumineux, semblaient pénétrer la pensée et lire dans le secret du cœur... sa physionomie au repos n'avait rien de remarquable, mais elle s'animait par les jets impétueux du sentiment et de la pensée ». Catherine était une enthousiaste, une passionnée. Par austérité, elle soumettait son corps débile à des privations incroyables. Sous sa douceur extérieure, elle cachait une énergie fougueuse. Elle s'imposa à ses contemporains par la puissance de sa personnalité. Il est intéressant de voir, au XIV^e siècle, une femme jouer le rôle d'agent pacificateur. Or, Florence étant en guerre avec le pape, c'est Catherine qu'elle charge d'aller négocier la paix avec le Saint-Père.

Mais Catherine fait plus encore. Depuis tantôt soixante-dix ans, les papes ont quitté Rome, abandonnant la ville apostolique pour se mettre en terre étrangère sous l'influence d'une cour étrangère. Vêtue de sa robe de bure blanche et du petit manteau de son ordre, c'est Catherine qui se rend auprès du pape et ose lui dire que son devoir est de rentrer à Rome ; c'est elle qui,

En Italie, peut-être. M. Modigliano a en effet déposé à la Chambre un projet de loi reconnaissant aux femmes le droit de vote en matière administrative et politique, et qui pourrait déjà être appliqué au printemps de 1923. Ne nous hâtons pas trop toutefois de croire que ce seront de ces citoyennes qui nous recevront au Congrès international de Rome ce même printemps prochain... Car l'expérience a prouvé combien de fois que les députés proposent et les Chambres (quand ce ne sont pas les peuples!) disposent! Toutefois, tout nouveau projet qui apparaît à l'horizon stimule la vie suffragiste et est excellent de ce chef.

D'ailleurs, une réforme plus profonde peut-être parce qu'elle touche aux mœurs et aux traditions vient de s'accomplir en Angleterre, où la première avocate de tout le Royaume-Uni, Miss Ivy Williams a prêté serment à cette barre, obstacle infranchissable six cents ans durant à l'activité féminine. Dans son discours, la nouvelle avocate — à laquelle ses études tout spécialement remarquables ont donné un droit de priorité sur les sept autres femmes qui vont aussi être admises au barreau londonien — a relevé le fait que cela a été le rêve de sa vie et de la vie de son père d'être un jour avocate; mais que ce rêve s'étant réalisé trop tardivement, elle ne pourrait plus pratiquer. N'est-il pas dommage de constater ainsi de quelles forces et de quelles capacités s'est privé volontairement le barreau anglais? et les discussions et ordonnances suscitées par le costume que devront porter les avocates ne semblent-elles pas en pareille matière appartenir à cette catégorie de préoccupations que nos adversaires qualifient dédaigneusement d'« affaires de femmes?... »

Ne nous glorifions pas trop d'ailleurs de notre supériorité helvétique sur les Anglais en ce domaine, car si nous connaissons la femme avocate, ce n'est encore que dans quelques cantons, et non point sur toute l'étendue de la Confédération. Et nous ne connaissons pas non plus sur toute l'étendue de la Confédération les femmes inspectrices de fabriques que l'on rencontre à l'étranger où elles rendent les services que l'on sait, et chez nous seulement dans quelques cantons, à Bâle notamment, sauf erreur.

Ce n'est pourtant pas la faute de nos grandes Associations féminines qui ne se sont jamais découragées de faire des démar-

avec une énergie toute virile, raffermir la volonté chancelante du pontife, le soutient dans ses résolutions, l'encourage, l'exhorte, et le jour du départ arrivé, saisit par la bride la mule récalcitrante du pape. La volonté de la frêle jeune fille qui a reçu, dit-elle, sa mission du Christ, triomphe: le pape rentre à Rome et la captivité de Babylone prend fin.

Une nouvelle calamité cependant menaçait la cour papale; peu après le retour en Italie, Grégoire XI étant mort, le schisme éclate. Encore une fois nous voyons Catherine intervenir; elle est appelée à Rome par bref papal, admise au consistoire; elle parle avec autorité aux cardinaux qu'elle éclaire et rassure. L'action personnelle de Catherine s'exerce ainsi bien au-delà de sa sphère d'influence immédiate. Elle n'intervient pas seulement dans la vie religieuse de ses contemporains; elle prend une part active à la politique du temps, et nous la trouvons mêlée aux principaux événements de l'époque. Sur cette route d'ailleurs, il était inévitable qu'elle rencontrât des déboires. La fin de sa vie est assombrie par des tristesses nombreuses. Ses adieux avec Raymond de Capoue qui, dès le début de sa vocation, avait été son meilleur et plus fidèle ami et qui, sur son ordre, partait alors pour la France, sont empreints de mélancolie et de douleur. Peu après, elle meurt, jeune encore, après avoir donné ses dernières instructions à sa famille mystique.